

LES TROIS COQS DE PLESSE

Sur le pays de landes, de bois et de pâtures, sur le pays grand comme la grande ville de Paris, régnaient trois coqs du haut de leurs clochers.

Le premier, à l'Est, guettait le lever du soleil. Il dressait sa crête au plus haut sur son cou droit comme un "I", c'était le coq Coudray, maître des près et des champs. Il regrettait parfois le temps où un sifflet de locomotive fendait l'air si haut que les brumes fraîches du matin se dissipaient sans vent.

Le second, à l'Ouest, était le dernier à profiter des ciels rouges du crépuscule. C'était un petit coq trapu à la tête à peine sortie des plumes à force d'encaisser les coups de vent en tempête de la galerne. Guère bien droit sur sa pique, c'était le coq Dresny. Il avait longtemps surveillé le travail des meuniers, et le chant des moulins qui changeaient la terre en pain lui manquait.

Le troisième, enfin, se tenait au centre et prétendait être le plus grand - ce qui n'a jamais été prouvé. C'était un coq de midi, le plus gras des trois, replet et policé, le coq Plessé. Il présidait aux châteaux qui faisaient cercle autour de lui et se désolait parfois des volets trop souvent clos et des herbes folles sur les nobles gazons.

Les trois compères, Coudray, Dresny et Plessé, s'entendaient comme les trois doigts de la patte, même si, de temps à autre, au détour d'une phrase ou d'un mot, on pouvait déceler un soupçon de jalousie ou de condescendance chez l'un ou chez l'autre. Plessé trouvait Coudray un peu rustre et mal dégrossi, tandis que Coudray prêtait à son voisin des airs de grand seigneur assez collé-monté. Dresny calmait le jeu. Il voulait vivre en bonne entente avec chacun et estimait, qu'à bien y réfléchir, avec un coq pour le matin, un coq pour le midi et un coq pour le soir, le pays était bien gouverné.

Les jours de grand vent, qu'il souffle de Rennes obstiné comme un sonneur de bal ou de Saint-Nazaire puissant comme un méthanier, les trois coqs étaient tout à leur ouvrage, et les hommes qui vivaient à l'ombre des clochers savaient d'où venait l'avenir et dans quel sens tournait le monde.

Les autres jours, quand le vent soufflait sur d'autres horizons, nos trois amis en profitaient pour faire causerie un couple d'heure. Coudray pointait le bec au sud-ouest, Dresny faisait de même au sud-est, et c'est ainsi que Plessé qui se retrouvait au centre était devenu assez rapidement le maître des débats.

Cet après-midi-là, dans le ciel immobile au-dessus de la campagne, les trois coqs de métal cultivaient la nostalgie.

— Dieu que mes moulins me manquent, disait Dresny.

Et il parlait des vergues et des voilures en termes de marine, de l'arbre et du peloton avec des mots de charpentier, du rouet de fonte et du système Berton en langage de forgeron. Il se faisait poète pour évoquer les enfants jouant au tour du monde autour

de l'arbre entraîné par le vent, les chants des meuniers dans le cliquetis des engrenages et la vibration des ailes.

— Meunier, tu dors, ton moulin, ton moulin va trop vite... se moquait Coudray, qui des trois avait l'esprit le plus frondeur.

— Tais-toi donc, protesta Dresny qui n'aimait pas qu'on s'en prenne à ses amis. Tu n'y connais rien. Les meuniers ne sont pas des fainéants. Si il leur arrive de dormir le jour, ils sont toujours prêts à se lever la nuit quand le vent les appelle. Ils sont comme les marins, sur le pont quand il faut. Comme les marins, ils ne dorment que d'une oreille. L'autre écoute.

— Il a raison, approuva Plessé. Les meuniers étaient sans doute des menteurs, mais certainement pas des paresseux. S'ils ont disparu, ce n'est pas qu'ils dormaient, c'est qu'ils étaient trop pauvres.

— Trop pauvres? s'indigna Dresny. Et où as tu pris, toi, le coq des châteaux, que les pauvres devaient disparaître ? Regarde un peu du côté des cités de Nantes, de Rennes et de Saint-Nazaire. Il me semble qu'ils se multiplient de belle manière. Bien sûr, les meuniers n'avaient pas d'argent, mais leurs greniers regorgeaient de farine. C'est ainsi qu'on les payait. Douze pour cent du grain à moudre.

— Alors, disons que c'est à cause du progrès que les meuniers ont disparu. Les hommes suivent le progrès comme nous suivons le vent.

— Le progrès, s'esclaffa Coudray. Je l'ai vu passer, moi, le progrès, sur la voie de chemin de fer. C'étaient des machines noires aux bielles puissantes comme les bras de cents charrons chacune. Elles vous ébranlaient des convois de vingt tombereaux de blé

noir, de bêtes ou de gens jusqu'à la ville. Eh bien, c'est fini le progrès, démodé, le progrès. Une des dernières fois où je l'ai vu en action, le progrès, il emmenait de jeunes gars d'ici déguisés en soldats qui partaient se battre au diable vauvert. Je me souviens d'une femme arrivant à la gare - c'était en septembre 39. Elle accompagnait ses deux gars mobilisés et tirait sa jument réquisitionnée. Le progrès a emporté ses deux fils, mais le sergent a eu pitié de la femme. On ne pouvait pas laisser la ferme sans bras. Il lui a rendu sa jument. Ensuite quand les gars sont revenus, ce n'était plus pareil...

"Après, cela n'a plus été pareil". "Avant, c'était différent". C'est toujours avec les même phrases que se ponctuent les conversations des trois coqs du pays.

Dans le ciel sans vent, les volailles de fer se sont tues. Plessé voudrait en rester là et tourner la tête dans une autre direction, n'importe quelle autre direction. Il grince en vain sur sa tige rouillée. Il soupire.

— C'est la vie. Les moulins, la gare... Tout change, tout disparaît...

— Les chemins qu'on n'emprunte plus et le parcelles qui retournent à la lande, récite Coudray.

— La comtesse à la fête paroissiale et les spectacle de paysans sous la fêrue des curés metteurs en scène, ajoute Dresny.

— Le maître d'école qui faisait la morale en classe et son jardin à la récréation, continue Plessé.

C'est la longue litanie des clochers nostalgiques que reprennent parfois les hommes quand les verres sont vides. Tout fout le camp.

- Le menuisier qui fabriquait les berceaux des enfants, les lits des mariés et les cercueils des défunts. La paix soit avec lui.
- Les pommiers, les barriques de 230 litres qu'on vidait en quinze jours et les bouilleurs de cru. La paix soit avec eux.
- Le pèlerinage à la Fontaine Saint-Joseph, les miracles et les charrues tirées par les vaches. La paix soit avec elles.
- Les panseurs de vers et les veuves de guerre. Priez pour eux, priez pour elles
- Le F.C. Nantes de la grande époque. Priez pour lui aussi...

Mais voilà que, sans un souffle de vent, le ciel s'est chargé de lourds nuages noirs. Il fait une chaleur à fondre l'asphalte de la route sous les roues énormes des camions qui traversent inlassablement le pays de Saint-Nazaire à Rennes et de Rennes à Saint-Nazaire, avec leurs chargements de voitures pour la ville, de nourriture pour les bestiaux et de poutrelles de métal pour les chantiers. Un orage se prépare. Quelque part, la vie continue.

— Ça va péter, dit Coudray, y va tomber d'l'iau.

— Ça va péter dur comme le vingt avril, ajoute Dresny.

Il veut parler du 20 avril 45, quand mille deux cents obus incendiaires sont tombés sur le pays en vingt minutes. Mais de cette époque, plus personne n'a envie de trop parler. Surtout Plessé qui se souvient de la grande lueur du canal. Tout les trois s'en souviennent. C'était pourtant un jour bien calme que ce jour-là.

Le château de Carheil avait brûlé toute la nuit et tout le jour suivant, jusqu'au soir, sans une explosion, sans une rafale de mitrailleuse, sans le moindre signe de combat, comme un incroyable feu d'herbes et de ronces dans les bois. En vingt quatre heures, le plus beau château de la région, les château aux trois cent soixante-cinq fenêtres - dont les enfants prétendaient qu'elle en comptait une trois cent soixante-sixième, secrète, qu'on ne pouvait ouvrir que le 29 février -, le château du Prince de Joinville était parti en fumée. Pas plus que les coqs des clochers, les allemands qui occupaient l'autre rive du canal n'avaient compris ce qui arrivait. Plessé conservait de ce temps une méfiance tenace contre les hommes qui s'agitent sous les clochers. Il avait pris l'habitude de penser que ceux qui se moquaient si souvent des girouettes dont la tête fait tourner le cul devraient un jour se demander qui leur faisait tourner la tête. Il croyait les humains assez peu raisonnables et n'aimaient pas évoquer la fin des châteaux.

— Ça va péter comme au quatorze juillet, reprit Coudray en guise de provocation.

— Laisse donc le quatorze juillet où il est, répliqua sèchement Plessé.

— Oh, pardon, s'excusa faussement le coq au cou droit, j'oubliais que monsieur le Coq "de" Plessé en pinçait pour la particule.

— Je n'en pince pour personne. Je constate. C'est tout de même bien Monsieur le Comte qui a construit les écoles et la salle paroissiale.

— Monsieur le Comte ? Avec ses petite mimines à lui, pauvre loulou ! Il a dû se faire des ampoules.

Coudray s'étrangle de rire.

— Tu veux dire qu'il a fait trimer ses fermiers pour sa gloire. Tu as déjà vu un comte charrier des pierres sur un chantier, toi Dresny ? Moi, jamais !

Dresny préférait ne pas s'engager dans ces discussions. A chaque fois que ses camarades abordaient le chapitre des châteaux, la conversation tournait au vinaigre et les deux étaient capables de se faire la tête pendant six mois.

Comme pour l'aider à ne pas prendre parti, voilà qu'un premier coup de vent le frappe de plein fouet et Dresny pique du bec vers l'orage qui vient. Il sera sur les autres dans un instant.

— Tes châtelains n'ont jamais rien fichu de leurs dix doigts, continue Coudray. Depuis qu'ils n'ont plus de fermiers, ils ne sont plus capables d'entretenir leurs gazons. La mauvaise herbe pousse, eux seuls sont fauchés.

— La faute à tes paysans qui les ont toujours trompé sur le fermage, s'indigne Plessé. Ils ont été trop confiants, c'est ce qui les a perdu.

— Dame! Not' bon maître, fallait bien qu'on vous vole un peu pour vivre...

Comme un signe du ciel, une bourrasque soudaine fait tournoyer le coq insolent sur sa pique de fer. Le ciel est d'encre et les trois becs pointent à présent à l'unisson vers la mer d'où monte la tempête. Le tonnerre roule de la côte jusqu'au cœur de la Bretagne.

Ce fut un orage terrible avec des rafales à décorner les bœufs, des coups de tonnerre à sonner les cloches et des torrents de pluie à transformer les ruisseaux du pays en fleuves dignes de gagner la mer sans l'aide du canal.

Au matin, le soleil de leva du côté de Coudray dans un ciel lavé qui sentait le printemps. le Coq de l'Est le salua et, comme le vent était tombé, se tourna vers Plessé.

— Ça va ?

— Ça va, répondit le coq du midi en remettant de l'ordre dans ses plumes mouillées. Qu'est ce qu'on a pris!

Ils se tournèrent ensemble pour prendre des nouvelles du coq de l'Ouest qui avait dû supporter le plus fort de la tempête. Il se figèrent ensemble, rouillés de douleur, en découvrant le triste sort de leur ami. Dresny pendait lamentablement le long des pierres du clocher, ses plumes étaient noires et sa crête en lambeaux. Coudray appela.

— Dresny ! Oh, Dresny !

Comme l'autre ne répondait pas, il s'adressa à Plessé.

— Appelle-le, toi, tu es plus près. Il t'entendras.

— Hélas, fit le grand coq replet et policé, je pourrais crier son nom de toute la force de mon gosier qu'il ne répondrait pas. Notre ami ne répondra plus jamais. Vois comme il pend. Le coq Dresny n'est plus. La foudre l'a abattu.

— Abattu, fit Coudray incrédule. Alors, c'est le signe que notre fin approche. Lequel de nous deux sera le prochain ?

Plessé ne répondit pas. Pendant plusieurs semaines, écrasé de chagrin, il refusa d'adresser la parole au seul compagnon qui lui restait. Il lui arrivait même de penser parfois que la mort de Dresny était une réponse du ciel aux paroles

blasphématoire de Coudray. Sans oser se l'avouer, il tenait le coq au cou droit pour responsable de la mort de leur ami commun.

Le temps passa. Les coqs à présent silencieux se contentaient d'indiquer à ceux d'en bas la direction du vent, comme c'est l'usage chez les girouettes consciencieuses. Privés de leurs conversations à trois qu'ils n'osaient poursuivre à deux, ils occupèrent leur temps à observer la vie du pays à l'ombre des clochers.

Les cars quittaient le bourg de bon matin, chargés d'enfants et de cartables qui revenaient au soir de Saint-Gildas, de Guémené, de Blain ou de Redon. Les femmes discutaient sur la place entre l'épicerie et la maison, les hommes mangeaient à midi en bas de l'église et, de temps en temps, une mobylette désœuvrée tournait sur le parking.

Coudray sentit la chair de poule sous ses plume de fer quand on parla de supprimer les écoles de son bourg. " Si après les locomotives, les enfants s'en vont, je me demande ce que je vais devenir. A quoi sert un coq dans un bourg sans enfants ?" Heureusement, les hommes d'en bas, après de grandes discussions et de fiévreux débats, finirent par se mettre d'accord pour réunir tous les enfants et sauver une école où l'on apprendrait à lire avant que de s'occuper du bon dieu ou de la république. "Les hommes, pensa Coudray, ne sont pas toujours aussi stupides que Plessé feint de le croire." Il reprit un peu espoir.

Sur son clocher du centre, le coq du Midi se tordait de cou pour deviner ce qui se passait dans le bourg de l'Ouest. Bien que la distance fût importante et que sa vue commençât à baisser, il lui sembla que le vie continuait. Non seulement elle continuait, mais elle s'augmentait. On avait refait à neuf la place de l'église et construit un terrain où

les gamins venaient pousser du pied un ballon rond. Le car des ouvriers partait tôt le matin vers la ville et revenait au soir chargé d'hommes apparemment heureux de regagner leur campagne. La mort de Dresny n'avait aucunement affecté la vie du bourg et Plessé s'en inquiéta.

Lorsque les pelleteuses et les bulldozers envahirent la mare envasée du Comte pour la transformer en un plan d'eau, le coq crut que le temps des châteaux était revenu. Hélas il n'en n'était rien. Jamais Monsieur le Comte n'aurait toléré que des gamins roturiers, braillards et à moitié dénudés vinsent, avec un bel imparfait du subjonctif et sans aucun complexe, patauger à portée de vue de ses fenêtres. C'était encore un coup de hommes qui prétendaient bâtir, sans rien demander à personne, un pays où ils auraient simplement plaisir à vivre. On parlait même de rénover l'ancien cinéma. Plessé trembla à l'idée des films qu'on allait bientôt y donner à la place des pieuses représentations théâtrales d'autrefois.

Un dimanche matin que le vent était en vacances, Plessé se décida à tourner sur sa tige et à rompre le silence.

— Coudray, appela-t-il, Coudray, tu as vu ?

— Quoi ?

— Le stade à l'Ouest, les enfants sur le plan d'eau...

— Oui, j'ai vu. Ici, c'est pareil. Ils ont même construit une drôle de piste pour les bicyclettes. Tu verrais les gosses voltiger sur leurs vélos ! Au-delà de la Piardière, il y en

a qui font des courses dans des voitures qui pètent comme des locomotives et d'autres qui jouent aux oiseaux.

— Mais Coudray, tu ne te rends pas compte. Plus personne ne s'occupe de nous. Je n'arrive même plus à distinguer un paysan d'un bourgeois.

— Ah bon, répondit simplement Coudray. Et c'est grave ?

C'était l'heure de sortie de messe. Plessé ravala son indignation et guetta les fidèles sur la place. Chacun allait rentrer chez soi quand un homme se planta au milieu de la rue, un micro à la main. C'était un homme trapu, endimanché comme pour une fête carillonnée. A la phalange qu'il avait dû laisser dans une machine et au crayon de bois qu'il avait oublié sur son oreille de semaine, le coq reconnut immédiatement un artisan du bois.

— Avis à la population, commença l'homme d'une voix forte. Il y a belle lurette que je n'ai pas crié les annonces sur la place, mais il est des jours où la tradition doit être respectée. Aujourd'hui est un de ces jours. Vous êtes tous invités, commerçants, paysans, vicomtes et manœuvres, artisans du fer et du bois, ancêtres et nouveaux nés, que vous soyez de Carheil ou du Chêne Vert, gens du terroir ou nouveaux arrivés, tous, vous êtes invités à hisser cet après-midi le nouveau coq au clocher de Dresny. Il y aura à boire et à danser. Qu'on se le dise !

Plessé en faillit tomber de sa pique. Quoi, un nouveau coq ? Un poulet sans doute

!

Le vent se mit à souffler assez fort et il souffla pendant trois jours, de sorte que les deux anciens durent patienter jusqu'au jeudi pour découvrir leur nouveau compagnon. C'était un jeune coq rigolard et vaillant au vent qui sut immédiatement s'attirer la sympathie. Son fer avait été martelé d'un enthousiasme inoxydable.

— Que je suis content d'être chez vous ! commença-t-il sans qu'on lui demande rien. J'avais tellement peur de me retrouver coincé entre deux tours plus hautes que mon clocher. Dieu que le ciel est grand ici ! Et les couleurs... Bleu des ardoises et du ciel, vert des arbres et des près, jaune du sable de la place, rouge des fleurs, orange des tracteurs dans les champs, violet des œillets sauvages et indigo du soir, j'ai l'impression de vivre dans un arc-en-ciel ! Et l'air qu'on respire ! Et le chant des oiseaux ! Ce que vous devez être heureux de vivre dans ce pays !

— On ne se plaint pas lâchement en chœur les anciens. On ne s'est jamais plaint.

Le jeune regard de leur nouveau compagnon sur leur monde effaça d'un coup toutes les vieilles nostalgies.

Hélas, quelques temps plus tard, le coq au cou droit succomba à une attaque de mauvaise rouille. Il passa comme on passe, avec le sentiment du devoir accompli et la certitude que sa place ne resterait pas vide.

Aujourd'hui, il y a deux nouvelles girouettes au pays des trois clochers, deux jeunes coqs qui ne se privent pas de taquiner l'ancêtre les jours où le ciel est immobile sur les haies.

— Dis donc Plessé, tu n'en n'as pas assez de ton clocher ? A ton âge, tu pourrais prendre ta retraite.

— Ma retraite, bougonne le vieux, j'y penserai quand je vous aurai tant ressassé mes souvenirs que vous aurez fini par croire qu'ils vous appartiennent. Avec trois clochers, se serait bien triste de ne pas en conserver un qui ait un peu de mémoire. Allez, tournez-vous blancs-becs, le vent se lève. Il souffle de la mer et parle de l'avenir.

Une semaine à la campagne © Éditions l'Harmattan 1998.